

Nous continuons nos entretiens sur l'évangile selon saint Marc. La dernière fois, après une introduction générale, j'avais présenté la composition d'ensemble du récit, en insistant sur le Prologue.

Aujourd'hui, je voudrais d'abord dresser avec vous comme une sorte de « cartographie » de ce « gouffre abyssal » qu'est le récit de Marc, avant d'entrer dans le mouvement des premiers chapitres, jusqu'en 6,6a, pour être précis.

Commençons donc par cette « cartographie, à deux niveaux :

- d'abord **le mouvement général du récit** ;
- puis sa **géographie**, en repérant les lieux et les déplacements de Jésus.

1/ **Le mouvement général du récit de Marc.**

Hormis le prologue que nous avons déjà vu et l'épilogue sur lequel nous reviendrons plus tard, il est possible de présenter ce mouvement général en remarquant :

1. que chacune des deux parties de l'évangile comporte trois sections,
2. qui sont le plus souvent séparées par des transitions souples.

Premier point : chacune des deux parties est en trois sections.

1/La quête de l'identité réelle de Jésus : qui est-il vraiment ? (1,14 - 8,30).

1.1.- Dans une 1^{ère} section (1,16 – 3,6), **Jésus proclame la venue du Royaume**, du Règne de Dieu :

- d'abord par des actes significatifs au début de son ministère (1,16-45),
- puis par des paroles, à l'occasion de cinq controverses (1,14- 3,6).

Mais on ne sait pas en quoi consiste ce Royaume.

Et Marc ne dit rien sur le contenu de l'enseignement de Jésus.

1.2.- Dans une 2^{ème} section (3,7 – 6,6a), **Jésus commence à dévoiler le mystère du Royaume**, par des paroles (notamment des paraboles), et des actes, des « gestes de puissance ».

On commence à voir ce que signifie « entrer dans le Royaume »...

Entrer dans le royaume, c'est être « *avec lui* », le suivre.

Ce qui suppose :

- 1/ de faire sa volonté ;
- 2/ de l'écouter
- et 3/ de croire en lui !

Ce sont donc ces deux sections que nous allons voir aujourd'hui.

1.3.- Dans une 3^{ème} section (6,6b – 8, 30), que nous verrons dans deux semaines, **Jésus annonce l'extension du Royaume** : il se fera « **pain pour tous** », **juifs et païens**. Cf. :

- les deux multiplications des pains, l'une en milieu juif ; l'autre en milieu païen,
 - séparées par une controverse sur le pur et l'impur : qui a droit à ce pain ?
- Réponse : n'importe qui, sous réserve de conversion du cœur...

Nous arrivons alors au **Pivot : la confession de Pierre à Césarée (8,27-30) : « Tu es le Christ »** -

Mais cette confession est à la fois :

- incomplète : il manque la reconnaissance de la divinité de Jésus annoncée en Mc 1,1 : « *Jésus Christ Fils de Dieu* » ;
- et imprécise : qu'est-ce que ça signifie de confesser que Jésus est le Christ ? Qu'est-ce que ça entraîne ?

Quoi qu'il en soit, cependant, ce pivot est à la fois la conclusion de la 1^{ère} partie et l'ouverture de la 2^{ème} partie.

2/ Que signifie suivre Jésus-Christ (8,31 – 15,47) ?

Dit autrement : comment entrer dans le Royaume ?

La réponse est simple : en suivant Jésus « *sur le chemin* (« *en tè hôdo* ») », jusqu'à la croix !

C'est ce que montrent :

2.1.- dans une 1^{ère} section appelée la « section du chemin » (8,31- 10,52), la montée de Jésus vers Jérusalem pour y subir sa Passion.

Au cours de cette montée, Jésus enseigne ses disciples, en dépit de leur incompréhension ;

2.2.- dans une 2^{ème} section, Jésus à Jérusalem (11,1 - 13,37), avec :

- d'abord les controverses et les enseignements dans le Temple (Mc 11-12)
- puis le discours eschatologique (Mc 13) ;

2.3.-enfin, dans une 3^{ème} section, la Passion, la mort de Jésus et sa mise au tombeau (14,1 - 15,47).

Donc, il est assez facile de résumer ce mouvement général du récit : Jésus annonce le Royaume en actes et en paroles, puis il dit en quoi consiste ce Royaume par des paroles et des actes, avant d'annoncer l'extension du Royaume pour tous, juifs et païens. Puis il prend le chemin vers Jérusalem pour la grande explication avec les autorités juives et les derniers enseignements, avant d'y subir sa passion et de mourir sur la croix.

Au passage, il est intéressant de remarquer que les transitions entre ces différentes sections sont très souples, le plus souvent.

Deuxième point : les transitions sont souples.

On en a vu un exemple avec la proclamation initiale en 1,14-15 qui est à la fois la conclusion du prologue et le début de la première partie, la mission de Jésus qui commence...

Ou encore avec le pivot qui est à la fois la conclusion de la première partie, et le début de la seconde partie.

Plus spécifiquement, Jean Radermakers a identifié la présence d'éléments particuliers de transition entre chaque section¹ :

- 1,14-15 ; 3,7-12 et 6,6b pour la première partie ;
- 8,31 ; 10, 31-32 et 14,1-2 pour la seconde partie .

On appelle ces éléments de transition des **sommaires**.

Un sommaire, c'est une sorte de résumé ou de commentaire sur l'activité de Jésus, sans indications précises, qui sert notamment à donner à la fois de la profondeur et de l'ampleur au récit, aussi bien dans l'espace que dans le temps.

On trouve beaucoup de sommaires dans le récit de Marc, et pas seulement pour permettre des transitions souples entre les sections, d'ailleurs.

Ils sont plus nombreux au début du récit.

Par exemple, dans la première partie que nous allons voir, en voici une petite liste avec ceux déjà cités :

1.14-15.22. 28. 33-34. 39. 45 ; 3.7-12 ; 4,1. 33-34 ; 6,6b. 53-56.

¹ RADERMAKERS J., *La bonne nouvelle de Jésus selon saint Marc*, 2-Lecture continue, IET Bruxelles, 1974, p. 41.

Par exemple, quand Marc écrit que Jésus proclamait « l'évangile de Dieu » en 1,14, ça donne de la profondeur au récit, en lui ouvrant des perspectives abyssales : « *l'évangile de Dieu* » ! ... Ouahou !...

Ou encore, quand Marc écrit en 1,32-34 : « *le soir venu, ... on lui apportait tous les malades. Et la ville entière était rassemblée devant la porte. Et il guérit beaucoup de malades atteints de divers maux, et il chassa beaucoup de démons* ». Quand on sait qu'à l'époque, Capharnaüm ne devait pas compter plus de quelques centaines d'habitants, on mesure facilement l'effet d'amplification pour faire comprendre au lecteur le succès initial remporté par Jésus.

On retrouve également cet effet d'amplification dans le grand sommaire de transition en 3,7-12

Enfin, dernier exemple, quand Marc écrit en 6,6b : « *Et il parcourait les villages à la ronde en les enseignant* », on ne sait pas combien de temps ça a duré ; on ne sait pas non plus très bien ce que veut dire « à la ronde », si c'est dans un rayon de cinq, dix ou vingt kilomètres, ou encore plus... Et on ne sait pas non plus ce qu'il enseigne concrètement. Mais ça donne de l'ampleur au récit : on s'imagine bien que plus le rayon concerné est grand, plus cela aura demandé de temps.

Sans les sommaires, en fait, le récit risquerait de « paraître comme une collection de petites histoires » juxtaposées les unes aux autres, selon la formule de Jean Delorme².

*

Donc, en résumé, l'évangile de Marc, c'est :

- une série de récits vifs et colorés,
- souvent reliés par des sommaires qui donnent de l'ampleur et de la profondeur au récit ;
- et qui s'intègrent dans une architecture d'ensemble avec des transitions souples :
 - un prologue,
 - deux parties en trois sections :
 - l'annonce du Royaume, le contenu de l'enseignement sur le Royaume ; l'extension du Royaume, pour la première partie ;
 - la section du chemin à Jérusalem ; les controverses et les enseignements à Jérusalem ; la passion, la mort et la mise au tombeau, pour la deuxième partie ;
 - un épilogue lui-même en deux parties.

Avant de plonger dans la première partie, encore un mot pour repérer la géographie de ce récit, c'est-à-dire les lieux et les déplacements de Jésus.

² DELORME J., *Parole et récit évangélique. Etudes sur l'évangile de Marc*, Cerf, Lectio divina n°209, Paris, 2006. p. 201.

2/ La géographie du second évangile.

2.1.- Repérer sur cette carte :

- le lac de Galilée, que Marc appelle « la mer » :
 - royaume des forces démoniaques ;
 - « frontière » entre Israël, terre de l'Alliance, et les païens idolâtres, livrés aux démons...

1. et d'un côté de « la mer », côté juif :

- Nazareth, où Jésus a grandi.
- Puis, au bord de « la mer » :
 - Capharnaüm (lieu de « la maison »),
 - Génésareth
 - Dalmanoutha.
- Et enfin bien sûr, au sud, en Judée : Jéricho, et surtout Jérusalem.

2. Et de l'autre côté, côté païen (« l'autre rive ») :

- Bethsaïde ;
- la Décapole ;
- avec Gerasa et « le pays des Geraséniens », loin en territoire païen : quand Marc dit que Jésus débarque au pays des geraséniens, c'est pour dire qu'il est vraiment en plein chez les païens (Mc 5) ;

3. Puis, en allant vers le nord de « la mer », chez les païens, toujours :

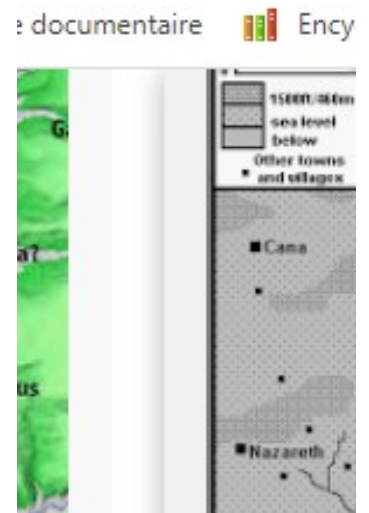
- Tyr, Sidon (au bord de la Méditerranée) ;
- Césarée de Philippe (dans les terres, au nord)



2.2.- Les déplacements de Jésus :

- Du début de son ministère en 1,14 jusqu'en 4,34, Jésus est le plus souvent aux abords de la « mer », le lac de Galilée, vers Capharnaüm, avec des incursions dans toute la Galilée (cf. 1,39).
- Puis, en 4,35 : Marc écrit que Jésus part en barque « en ce jour-là » (Hop ! Gros clin d'oeil !) pour aller « sur l'autre rive » : il s'agit donc de traverser « la mer », royaume de la mort, pour aller chez les « païens », ce qui n'est pas rien pour un juif. D'ailleurs, il y a une tempête et en écrivant en 5,1-2 : « ils allèrent... étant sorti lui de la barque », Marc précise indirectement que Jésus débarque seul : les disciples n'ont pas voulu le suivre.... Et là, évidemment, il ne faut pas s'étonner non plus que Jésus rencontre un possédé « gravement possédé », si je peux m'exprimer ainsi. Il suffit de relire la description de son état lamentable en 5,2-5....
- Mais Jésus ne reste pas en milieu païen : curieusement, les gens du pays lui demandent de partir...et Jésus accepte de rembarquer en 5,21 pour revenir vers « l'autre rive » (en territoire juif, donc). De là, il va dans « sa patrie » (6,1), c'est-à-dire à Nazareth, en Galilée, où il est mal reçu (6,1-6a).
Donc une première incursion en territoire païen qui est en demi-teinte - il faudra voir pourquoi - avec en prime un échec de la mission auprès « des siens », dans sa patrie...

- De là, en Mc 6, Jésus part dans les villages à la ronde (6,6b), puis il revient aux abords de « *la mer* », pour partir avec ses disciples en barque, à l'écart « *dans un lieu désert* » (6,31.32.35).
Tiens : il va encore se passer quelque chose d'important.
De fait, rejoint par la foule, il opère la première multiplication des pains, en territoire juif, donc.
- Puis, en 6,45, Jésus « remet ça » : il « oblige » ses disciples à monter dans la barque pour le devancer sur « *l'autre rive* », vers Bethsaïde, chez les païens. A traverser ainsi le royaume de la mort pour aller chez les païens, on ne s'étonne pas qu'une nouvelle fois les vents soient contraires et que les disciples n'y arrivent pas tous seuls...
Mais Jésus les rejoint en marchant sur la mer : il est donc plus fort que le royaume de la mort... !
Et il veut les dépasser... pour montrer le chemin...
Mais il monte avec eux et finalement, la traversée est un échec : ils touchent terre... à Génésareth, côté juif : si la première tentative pour aller en territoire païen était en demi-teinte, la seconde est un échec !
- Mais à partir de 7,24, Marc écrit que Jésus « *se levant, (verbe « anistèmi » !) alla vers les régions de Tyr* », plein nord, donc à pieds. On est au bord de la Méditerranée, en plein chez les païens, avant de revenir, écrit Marc en 7,31 « *par Sidon vers la mer de Galilée en passant à travers le territoire de la Décapole* ».
Il y a là, une sorte de bizarrerie géographique, dont l'intention est peut-être de souligner qu'il s'est vraiment immergé en territoire païen.
C'est là, qu'il effectue la seconde multiplication des pains « *en ces jours là...* » (8,1) ... deuxième gros clin d'oeil... !
Evidemment, on est « *dans un désert* » (8,4)...
- Quoi qu'il en soit, Jésus revient en 8,10 « *dans la région de Dalmanoutha* », donc en terre d'Israël après avoir retraversé.
- Mais il repart aussitôt en 8,13 pour Bethsaïde, en traversant « *la mer* ».
Et cette traversée est –enfin - une réussite : ils accostent à Bethsaïde en 8,22.
- Puis, en 8,27, Marc précise que Jésus repart à nouveau avec ses disciples, plein nord, vers les villages de Césarée de Philippe :
 - o c'est là, en plein territoire païen, qu'a lieu la « confession de Césarée » par Pierre : « *Tu es le Christ* » ;
 - o cependant, paradoxalement, dès 8,27, alors qu'il va plein nord, Jésus est déjà « *sur le chemin* », c'est-à-dire en route vers Jérusalem et sa passion...



Que retenir de cette présentation ?

Deux points, notamment :

- que du chapitre 1 au chapitre 10, **Jésus, est à la fois insaisissable et toujours en mouvement...**
Avec un sentiment d'urgence de la mission : 36 fois le mot « *aussitôt* » !
Du coup, on comprend qu'être disciple et suivre Jésus, c'était peut-être simple et ouvert à n'importe qui, mais ce n'était pas toujours facile... ;
- le côté paradoxal de la mission vers les païens :**
 - d'un côté, le désir de Jésus d'aller en territoire païen ;
 - de l'autre, les difficultés de cette mission chez les païens : il faudra y revenir...

Mais dans l'immédiat, entrons dans le contenu de la première partie...

1/La quête de l'identité réelle de Jésus : qui est-il vraiment ? (1,14 - 8,30).

Comme je l'ai dit, cette partie comporte trois sections :

- 1.1.- Jésus proclame la venue du Royaume, du Règne de Dieu (1,14- 3,6).
- 1.2.- Jésus commence à dévoiler le mystère du Royaume (3,7 – 6,6a).
- 1.3.- Jésus annonce l'extension du Royaume (6,6b – 8,30) : il se fera « pain pour tous ».

Ce soir je ne présenterai que les deux premières sections, en insistant sur le sens du récit.

Allons-y avec la première section :

1.- Jésus proclame la venue du Royaume, du Règne de Dieu, par des actes et des paroles (1,16- 3,6).

Après l'appel de quatre pêcheurs en introduction, cette section peut être présentée en deux séquences :

- des actes : une journée de mission en Galilée, suivie de la purification d'un lépreux (1,16-45) ;
- des paroles, à l'occasion de cinq controverses en Galilée (2,1-3,6).

*

Introduction : Jésus appelle quatre pêcheurs à le suivre (1,16-20).

Il y a deux mouvements d'appel en parallèle : d'abord Simon et André, puis Jacques et Jean ;
A chaque fois :

- Jésus « voit », il « appelle » ;
- les pêcheurs appelés « laissent » ; ils le « suivent ».

L'immédiateté de la scène fait penser à une parole créatrice, comme en Gn 1 : « *Dieu dit.... et il en fut ainsi* » (Gn 1). Jésus parle... et ils le suivent, comme recréés.

De pêcheurs du lac, ils sont appelés à devenir « *pêcheurs d'hommes* ».

Qu'est-ce que ça veut dire ? Pour l'instant, on ne sait pas...

Après cet appel des quatre premiers disciples, Marc présente en actes les **succès initiaux de la proclamation de Jésus** dans une première séquence. Ces actes sont comme ramassés en quatre moments d'une « journée type » (1,21-39). Ils sont suivis de la purification d'un lépreux (1,40-45).

1/ Des actes : une journée de mission en Galilée, suivie de la purification d'un lépreux.

Commençons par les quatre moments de cette « journée type ».

a/ 1^{er} moment : un jour de sabbat, dans la synagogue de Capharnaüm (1,21).

- Jésus enseigne dans une synagogue. On ne sait pas ce qu'il dit, mais Marc précise en 1,22 : « *ils étaient frappés par son enseignement, car il les enseignait comme ayant autorité*, [c'est-à-dire de lui-même] *et non pas comme les scribes* » ; les scribes qui, pour enseigner, s'appuyaient sur les Anciens : « comme l'a dit Rabbi Un Tel, etc... ». Ce qui pose la question de l'origine de son autorité : d'où vient-elle ?
- Jésus chasse un esprit impur de cette synagogue de manière impressionnante. Littéralement : « *sois muselé et sors de lui* » (1,25), ce qui suscite de fortes réactions : « *Et ils furent tous pris de stupeur³, de sorte qu'ils se demandaient entre eux : "Qu'est cela ? Un enseignement nouveau (« didakè kainè »), donné d'autorité ! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent !" » (1,27). Une fois encore, d'où vient une telle autorité ?*

³ Cette stupeur confine à la terreur, comme le montrent les deux autres emplois du verbe « *thambeô* » en 10,24.32.

Notons au passage la déclaration initiale de l'esprit impur en 1,24 : « *Je sais qui tu es, le saint de Dieu* ». Cette déclaration doit être mise en perspective avec d'autres :

- en 1,34 : « *Il ne laissa pas parler les démons, parce qu'ils l'avaient connu* » ;
- puis en 3,11- 12 : « *les esprits impurs, quand ils le voyaient tombaient à ses pieds et criaient : "Tu es le Fils de Dieu"* » ;
- et pour couronner le tout, en 5,6, avec le démoniaque gérasénien qui accourt et se prosterne devant Jésus : « *que me veux-tu, Jésus, fils du Dieu Très Haut* ».

La question du degré de connaissance par les démons de l'identité divine de Jésus est une question théologique qui reste ouverte. Mais une chose paraît sûre : ils ne connaissent pas sa mission réelle qui est de mourir sur la croix... Ce que les Pères de l'Eglise appelleront « la divine ruse ».

De plus, une chose est de savoir, une autre en est d'en tirer des conséquences concrètes.

Et en tout état de cause, les démons refusent de reconnaître et de servir Jésus... : à travers ce récit dans la synagogue, il y a donc un combat à mort qui s'engage avec Jésus ; un combat qui se terminera par la victoire apparente du démon, sur la croix... Et on comprend que Jésus commence sa mission par l'expulsion d'un démon... de la synagogue !

Que faisait cet esprit impur dans la synagogue ? Et qu'est-ce que c'est qu'un esprit impur, d'ailleurs ? Je vous laisse réfléchir à ces deux questions...

b/ Deuxième moment : après cet épisode dans la synagogue, Jésus va dans la maison de Pierre dont il « relève » la belle-mère fiévreuse, qui peut alors les servir.

Deux observations :

1. « *Il la releva* » : dans le texte grec, c'est le verbe « *egeirô* » qui est employé. C'est ce verbe qui servira pour parler de la résurrection de Jésus en 16,5... On y reviendra...
2. il ne faut pas avoir une vision sexiste de cet épisode. Ce n'est vraiment pas le sujet. Ce qui le montre, c'est que pour décrire sa maladie, Marc parle d'une « fièvre » avec un terme particulièrement fort : « *puretos* ». Or on ne retrouve qu'un seul emploi de ce mot dans l'AT⁴, en Dt 28,22, pour parler du risque encouru par ceux qui désobéissent à la Loi : « *Le Seigneur te frappera de langue, de fièvre, d'inflammation, de chaleur brûlante... qui te poursuivront jusqu'à ta perte* »... ;
Dans cette perspective, le relèvement de cette femme d'Israël pour qu'elle puisse servir prend une tout autre dimension... En filigrane, à travers cette femme d'Israël, c'est de la capacité du peuple à servir Dieu dont il s'agit. C'est cette capacité que Jésus vient restaurer en la relevant. Et on comprend que ce soit par là qu'il commence son ministère.

Au passage, après les anges qui servaient Jésus au désert, notons aussi que c'est le deuxième emploi du verbe « servir » (« *diakoneô*»). Nous en reparlerons.

c/ Troisième moment. Cette journée se poursuit « le soir venu » (1,32), avec un effet d'amplification : « *tous les malades, la ville entière rassemblée devant sa porte* », etc. Je n'insiste pas.

d/ Et enfin, quatrième moment, le lendemain matin (1,35-39) ; en trois temps sur lesquels il serait intéressant de s'arrêter :

- « *bien avant le jour*, Jésus va prier « *dans un lieu désert* » (tiens, tiens...) ;
- « *tout le monde te cherche* » (1,37) ;
- puis « *allons ailleurs* » il part proclamer dans toute la Galilée.

⁴ On parle ici de la version grecque de l'Ancien Testament, la Septante, notée habituellement LXX.

Donc, quatre moments d'une journée, dont trois avec des actes de Jésus et le dernier : Jésus en prière...

Puis, sans autre indication ni de temps ni de lieu, Marc parle de **la purification d'un lépreux (1,40-45)**.

- L'attitude de Jésus face à ce lépreux fait l'objet de débats. En effet, en 1,41 :
 - dans certains manuscrits, il y a écrit que Jésus se met en colère contre lui : c'est la traduction que retient la BJ. Cette option anticipe la fin, en 1, 44-45 (cf. infra) ;
 - dans d'autres, au contraire, Jésus est ému de pitié. Littéralement, il est « *pris aux entrailles* » : c'est la traduction que retiennent la TOB et la liturgie.

Il faut accepter le fait qu'il n'y a pas d'argument décisif pour l'une ou l'autre version. On a ici un premier exemple concret qu'un évangile, ce n'est pas un récit journalistique, mais théologique. Il ne s'agit pas d'abord de décrire les faits tels qu'ils se sont déroulés dans le détail, comme une dépêche d'agence de presse, mais de caractériser ce qui s'est effectivement passé pour laisser au lecteur le soin d'en interpréter le sens, afin qu'il puisse lui aussi se laisser saisir par Jésus en entrant dans une intimité plus profonde avec lui.

Ce point est fondamental pour entrer dans les évangiles.

- Mais revenons au lépreux. Jésus le purifie en le touchant. Habituellement, quand on touche un lépreux, on devient impur. Or là, manifestement, c'est l'inverse : ce n'est pas Jésus qui devient impur, mais c'est le lépreux qui est purifié, avec cette parole d'autorité : « *je le veux, sois purifié* ».

Mais qui est-il, celui qui a l'autorité pour purifier un lépreux en le touchant, au lieu de devenir lui-même impur ?

- Curieusement, cependant, Jésus rudoie celui qu'il vient de purifier. Mais on peut comprendre cette réaction quand on voit qu'au lieu d'aller se montrer aux prêtres et d'offrir le sacrifice prescrit, ce qui est une démarche lourde (cf Lv 14), le lépreux purifié part, littéralement « *beaucoup divulguer la parole* » (1,45).

En fait, on peut penser qu'au lieu de proclamer la venue du Règne de Dieu en appelant à la conversion, il annonce partout la présence d'un guérisseur...

Tant est si bien que Jésus est bloqué quant à sa mission : il connaît le succès, c'est vrai, mais pas pour l'annonce du Royaume. Et il est obligé de se réfugier... dans un lieu désert, une fois encore (1,45).

Au bilan, dans cette première séquence 1,14-45, Marc montre que les résultats de la proclamation initiale de Jésus sont plutôt contrastés :

- d'un côté la renommée grandissante de Jésus dans toute la région de Galilée. Cette renommée est soulignée :
 - d'abord directement en 1,28 : « *sa renommée se répandit dans toute la région de Galilée* ;
 - puis de manière indirecte, que ce soit par la mention « *tout le monde te cherche* » en 1,37 d'une part, ou par le petit sommaire en 1,39 précisant que Jésus « *s'en alla à travers toute la Galilée, prêchant dans leurs synagogues et chassant les démons* » d'autre part.
- mais d'un autre côté, il y a l'attitude ambiguë de ce lépreux purifié, voire des foules : que cherchent-elles : l'annonce du Royaume ou la présence d'un guérisseur ?

En 2,1, Jésus tente de reprendre la situation en main en revenant à Capharnaüm.

Mais il est à nouveau entravé dans ses mouvements par la foule qui le bloque dans « *la maison* », celle de Pierre où il résidera désormais.

L'épisode étonnant de la guérison du paralytique descendu par le toit permet à Jésus de sortir de cet enfermement, au prix d'une première controverse avec les scribes. Suivie de quatre autres, ces cinq controverses constituent la deuxième séquence de cette première section.

2/ Cinq controverses en Galilée (2,1-3,6).

Ces cinq controverses sont :

1. la guérison du paralytique (2,1-12) ;
2. le repas avec les pécheurs, après l'appel de Lévi, le collecteur d'impôts pour les Romains (2,13-17) ;
3. une discussion sur le jeûne (2,18-22) ;
4. une controverse à propos d'épis arrachés par les disciples un jour de sabbat (2,23-28) ;
5. la guérison de l'homme à la main desséchée (3,1-6).

Pour rendre compte de leur importance dans le récit de Marc, ces controverses peuvent être présentées de deux façons complémentaires : selon le mouvement du texte d'une part, et selon la structure d'ensemble de la séquence d'autre part, en portant une attention particulière au vocabulaire employé.

Premièrement, le mouvement du texte.

Il permet de faire ressortir la dynamique croissante du mécanisme d'opposition :

- dans la première controverse, la guérison du paralytique (2,1-12), l'opposition provient des scribes dont c'est ici la première apparition. Mais c'est encore à l'état latent, « *dans leur cœur* », que les scribes réprouvent le comportement de Jésus : « *il blasphème. Qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ?* » (2,7) ;
- dès la controverse suivante, cependant, le repas avec les pécheurs qui suit l'appel de Lévi, en 2,13-17, c'est au grand jour que les scribes expriment désormais cette opposition : « *Pourquoi mange-t-il avec les pécheurs et les taxateurs ?* » (2,16)⁵ ;
- puis, ce sont les pharisiens qui prennent le relais pour s'opposer à Jésus dans les trois controverses suivantes :
 - d'abord la controverse centrale sur le jeûne en 2,18-22 : « *Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas ?* » ;
 - puis celle sur les épis glanés un jour de sabbat en 2,23-26 : « *Pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis le jour du sabbat ?* » ;
 - et enfin la dernière, celle de la guérison de l'homme à la main desséchée en 3,1-6 :
 - les pharisiens épient Jésus pour l'accuser (cf. 3,2) : on sent que la tension est montée de plusieurs crans ;
 - et en conclusion de la séquence, ce sont les pharisiens qui tiennent conseil avec les Hérodiens pour voir comment « perdre » Jésus, c'est-à-dire le tuer (3,6) !

⁵ Cette opposition des scribes prendra une importance toute particulière dans la suite de l'évangile. Cf. 11,18.27 ; 12,12 ; puis 14,1.43.53.

Voyons maintenant la deuxième présentation : cette séquence peut aussi être présentée de manière concentrique (AaB - C - B'a'A)⁶ :

A - 2,1-9

Guérison des jambes (paralytique)

A' - 3,1-5

Guérison de la main desséchée

a - 2,10-12

Pouvoir du Fils de l'homme
de remettre les péchés

a' - 2,27-28

Pouvoir du Fils de l'homme
sur le sabbat

B - 2,13-17

Manger avec les pécheurs

B' - 2,23-26

Manger des épis glanés jour du sabbat

C - 2,18-22 : Époux et nouveauté

Conclusion : 3,6 : les pharisiens tiennent conseil pour faire mourir Jésus.

Une structure concentrique permet de faire des parallèles : A avec A' ; B avec B' ; etc.

Et notamment a et a', le parallèle entre le pouvoir de remettre les péchés et le pouvoir sur le sabbat : si le Fils de l'homme « *a le pouvoir de remettre les péchés sur terre* » (2,10), c'est, littéralement, parce que « *Seigneur est le Fils de l'homme aussi du sabbat* » (2,28) !

Vous voyez d'ici l'interrogation sous-jacente sur l'identité réelle de Jésus...

Ceci étant, une structure concentrique pointe sur ce qu'il y a au centre. Dans ce cas il s'agit de la nouveauté apportée par l'époux : c'est une clé d'interprétation de toute la séquence.

D'abord l'époux.

Dans l'AT, l'image des noces est utilisée pour parler des temps messianiques.

Il suffit de lire Is 62,2-5, par exemple, dont voici un extrait : « *cette terre deviendra l'Épousée, ...comme la jeune mariée fait la joie de son mari, tu seras la joie de ton Dieu* ».

En reprenant pour son compte cette image des noces, Jésus montre que sa venue manifeste celle des temps messianiques, d'autant plus que Mc 2,20 attire l'attention : « *mais des jours viendront où l'Époux leur sera enlevé ; alors ce jour là, ils jeûneront* ».

Il y a là encore comme un gros « clin d'œil »... : on retrouve l'ambiance du grand combat final de Dieu contre le Mal... Et en seconde lecture, le lecteur comprend que la référence au temps où « *l'époux sera enlevé* » constitue déjà comme une première annonce voilée de sa passion

De plus, comme on peut le voir également dans cet extrait d'Isaïe dans l'AT, l'Époux, c'est Dieu lui-même (cf. Os 2 ; Is 54,5 ; Jr 2,2 ; Ez 16 ; Ct).

Or ici, c'est Jésus qui déclare être l'Époux.

Ainsi :

- non seulement Jésus annonce par cette image la venue des temps messianiques, « *en ce jour-là* »,
- mais il invite aussi indirectement à s'interroger sur son identité réelle.

⁶ Ce genre de structure littéraire est très courant dans les évangiles. Au passage, cela montre notamment que si Marc écrit en grec, il a une structure de pensée sémitique.

Mais juste après cette comparaison avec l'Époux, Jésus parle d'un nouveau vêtement (2,21) et de nouvelles outres (2,22). **Quelle est la nouveauté apportée par Jésus ?**

Cette nouveauté concerne la relation à Dieu, c'est-à-dire le salut.

Dieu est absolument pur. Il est absolument incompatible avec la moindre impureté, comme la lumière est absolument incompatible avec les ténèbres.

Par conséquent, pour les juifs, le maintien ou le rétablissement de la pureté engage donc toute possibilité de relation avec Dieu et par conséquent toute possibilité de salut.

Or en Israël, outre le Yom Kippour, le jour du grand pardon, la pureté était conservée au quotidien à la fois par séparation et par des interdits.

1. Par séparation entre le pur et l'impur d'une part : c'est pourquoi le paralytique et l'homme à la main desséchée (AA') - et plus généralement tous les infirmes, tous les malades, au premier rang desquels les lépreux - sont exclus de la vie culturelle et, plus largement, de la vie sociale. On estimait à l'époque que s'ils étaient infirmes, c'est qu'ils avaient péchés, soit eux, soit leurs parents.
2. Mais la séparation ne suffit pas. Il faut aussi respecter les nombreux interdits, notamment le jour du sabbat. Car le sabbat est l'expression privilégiée de l'existence de la relation à Dieu. C'est le jour où on célèbre à la fois la libération de l'esclavage (cf. Dt 5,15) et le repos en Dieu (cf. Ex 20,11) : son respect scrupuleux est le gage du salut. D'où la radicalité de la controverse qui se développe à partir de 2,23 : « *Pourquoi font-ils [tes disciples], le sabbat, ce qui n'est pas permis ?* ».

C'est cette double conception de la pureté - et par conséquent de la relation à Dieu, du salut - par séparation et par des interdits, que Jésus vient renouveler en profondeur, en s'appuyant sur sa qualité de « *Seigneur du sabbat* » mise en exergue en 2,28.

Jésus montre que dans la Nouvelle Alliance qu'il vient instaurer :

- le salut ne s'opère plus par séparation, mais au contraire par réintégration, par restauration : c'est pourquoi Jésus a commencé son ministère par la purification d'un lépreux et qu'il guérit ici le paralytique et l'homme à la main desséchée ;
- le salut n'est plus une question d'interdits. Il ne s'agit pas de se limiter à ce qui « *n'est pas permis* » (2,24), mais de s'interroger au contraire sur ce qu'il faut faire : « *est-il permis lors du sabbat de faire le bien... ?* » (3,4). On retrouvera d'ailleurs cette question en Mc 7, dans la controverse sur le pur et l'impur : ce qui rend pur, ce n'est pas d'abord le respect des interdits, mais la conversion des coeurs...

Pour opérer cette réintégration et cette restauration, Jésus « *mange avec les pécheurs et publicains* » (2,16) et il commence d'abord par pardonner les péchés : c'est ce qu'il déclare d'emblée au paralytique dès qu'il est en sa présence, en surprenant tout le monde : « *mon enfant, tes péchés sont pardonnés* » (2,5).

Car, dira-t-il, ce ne sont pas « *les bien-portants mais ceux qui se portent mal* [littéralement : « *qui ont un mal* », quel qu'il soit] *qui ont besoin de médecin* » (2,17a).

En ajoutant tout de suite après : « *je ne suis pas venu appeler des justes mais des pécheurs* » (2,17b).

Mais à quoi vient-il les appeler, si ce n'est « *à la conversion* », comme le précise Luc dans le passage parallèle, en Lc 5,32 ?

Le lecteur est ainsi renvoyé à la proclamation initiale de Jésus en 1,15 : « *convertissez-vous et croyez à l'Évangile* ».

La réintégration et la restauration proposées par Jésus supposent donc **une conversion**.

Mais pour comprendre la nécessité de se convertir, encore faut-il se reconnaître pécheur.

Or les scribes et les pharisiens refusent de se reconnaître pécheurs.

Ils ne veulent pas être assimilés ni aux infirmes, ni aux malades, et encore moins à Lévi, le collecteur d'impôt, le publicain, ou aux païens.

Dès lors, ils ne peuvent que s'enfermer dans leur logique d'opposition à Jésus, jusqu'à décider sa mort, en 3,6.

Inversement, on comprend alors aussi pourquoi Jésus a commencé son ministère par la purification d'un lépreux d'une part (1,40-45), et par la remise des péchés au paralytique d'autre part (2,1-12), comme s'il s'agissait là d'un préalable pour entrer dans la Nouvelle Alliance que vient instaurer Jésus.

D'ailleurs, après Mc 2, il ne sera plus jamais question, ni de purification de la lèpre, ni de pardon de péchés dans toute la suite du récit de Marc.

Ainsi, comme pour le paralytique en 2,1-12, devenir disciple de Jésus suppose d'abord et avant tout de se mettre en présence du Seigneur, pour obtenir le pardon de nos péchés, ou comme le lépreux, de se laisser toucher par lui.

Comme le paralytique, on peut aussi éventuellement se faire aider, ce qui est déjà, de part et d'autre, une démarche de foi : essayez de mettre un homme sur un brancard et de le porter sur un toit en montant des escaliers, vous comprendrez ce que je veux dire !

Avant de conclure cette première section, ajoutons encore un mot à propos de l'appel de Lévi, en 2,13-14. Jésus voit et il appelle, comme il l'avait déjà fait au tout début pour Pierre et André, Jacques et Jean. Et immédiatement, Lévi se lève (c'est le verbe « *anistèmi* » : « clin d'œil »), et il suit.

Puis tout de suite après, en 2,16, le mot « disciple » est employé pour la première fois dans le récit : être disciple, c'est donc suivre Jésus.

De plus, chez Marc, Lévi ne fait pas partie des Douze et on n'en entendra plus parler.
Donc l'appellation de disciple n'est pas réservée aux Douze.

En réalité, l'appel de Lévi préfigure l'appel de tous les pécheurs (vous, moi, quiconque !) à devenir disciple en entrant dans ce que les exégètes appellent faute de mieux la « suivance »⁷ de Jésus, c'est-à-dire le fait de se mettre comme disciple à la suite de Jésus.

C'est l'application concrète de l'appel à la conversion dans la proclamation initiale en 1,15.

*

Bon ! Nous voilà arrivés à la fin de cette première section, en 3,6.

On ne sait toujours pas grand-chose sur le contenu de l'enseignement de Jésus.

On sait juste qu'il s'agit d'un enseignement nouveau qui frappe son auditoire de stupeur, avec des paroles incisives qui accompagnent les guérisons qu'il opère :

- d'un côté, ceux qui l'écoutent sont frappés en 1,21 ; pris de stupeur en 1,27 ; bouleversés d'admiration en 2,12 : « *jamais nous n'avons rien vu de pareil !* » ;
- de l'autre, Jésus exaspère progressivement le ressentiment de ses détracteurs, au point qu'ils cherchent à le faire mourir.

Mais la seconde section permet d'aller un peu plus loin.

⁷ Les exégètes ont formé ce néologisme pour exprimer d'un mot ce qui nécessiterait autrement une périphrase. La « suivance », c'est « le fait de suivre Jésus comme disciple ». Je l'utiliserai donc aussi, à défaut de mieux...

1.2.- Jésus commence à dévoiler le mystère du Royaume. Entrer dans le Royaume, c'est être avec lui, le suivre ! (3,7 – 6,6a).

Cette deuxième section commence avec une transition par un sommaire en 3,7-12 : ce n'est plus seulement de Galilée que vient la foule à sa suite, mais de tout Israël et des régions païennes environnantes : la Transjordanie (c'est-à-dire la Décapole), Tyr et Sidon...

Dans cette section, Jésus manifeste son autorité universelle. Elle continue de susciter tantôt une grande crainte devant la tempête apaisée (4,41), tantôt l'étonnement devant la guérison de démoniaque gérésénien (5,20). Et la résurrection de la fille de Jaïre littéralement « met hors d'eux même avec une grande stupeur » ceux qui en sont témoins (5,42). « *Qui est-il donc celui-là ?* » (4,41).

Ceci étant, après l'appel des Douze en introduction, en 3,14-19, cette section est mise en inclusion entre deux interventions négatives :

- en 3,20-21, celle de sa famille, littéralement « *les de chez lui (« oi par autou »)* », qui veulent le saisir ;
- en 6,1-6a, celle des gens de « *sa patrie* », Nazareth, qui ne le reconnaissent pas.

L'atmosphère générale reste donc très contrastée dans cette section :

- d'un côté le succès initial auprès des foules juives et païennes ;
- de l'autre les réactions d'incompréhension de sa famille qui le prend pour un fou d'une part, et celle des gens de sa patrie qui ne croient pas en lui d'autre part. Et Jésus commence lui-même à s'étonner de l'incompréhension de ses disciples qui ne saisissent pas le sens de la parabole du semeur (4,13)⁸.

C'est sur cet arrière plan pour le moins très contrasté, donc, que Jésus développe ce que signifie « entrer dans le Royaume », d'abord par des paroles, puis par des actes.

« Entrer dans le Royaume, c'est faire partie « des siens », c'est-à-dire, c'est suivre Jésus.

C'est ce qu'on a vu depuis le début avec l'appel des quatre premiers disciples, puis de Lévi.

Là encore, la répétition du verbe « suivre » doit attirer notre attention.

Mais que signifie le suivre ? Qu'est-ce que ça implique ? C'est ce que développe cette section en trois séquences : le suivre, c'est 1/ faire la volonté de Dieu ; 2/ l'écouter ; 3/ avoir la foi.

1/ Le suivre, c'est faire la volonté de Dieu en vivant comme des frères (3,13-35).

En 3,14, Marc écrit que Jésus, littéralement : « *en fit Douze pour être avec lui (« met'autou »)* : . Être avec lui, le suivre : c'est cela qui vient en premier, avant même d'aller proclamer la venue du Royaume ! C'est pour cela que les Douze, et au-delà tous les disciples, sont littéralement « faits », comme Dieu a dit « faisons l'homme à notre image » en Gn 2,26.

On retrouve l'axe de la création : nous sommes faits pour être avec Dieu en étant avec Jésus !

Par opposition avec les Douze qui sont donc « faits » pour être « avec lui », il y a ceux qui ne sont pas avec lui, c'est-à-dire :

- sa famille d'un côté (3,20-21), qui paradoxalement veut se saisir de lui ;
 - les scribes de l'autre (3,22-27), qui l'accusent d'agir sous l'influence de Satan.
- Sous – entendu : c'est de la magie ; donc il mérite la mort.

⁸ Notons au passage la différence avec l'évangile selon saint Matthieu, dans lequel les disciples comprennent le sens des paraboles. Cf. Mt 13,51 : « *“Avez-vous compris tout cela ?”* - *“Oui, lui disent-ils”* ». Une fois encore, il ne faut pas se laisser déstabiliser par ces différences : elles ne font que témoigner de la visée théologique propre à chaque évangéliste.

Et Jésus précise alors qui constitue désormais sa « vraie » famille, « *ses frères, ses sœurs, sa mère* » : ce sont ceux qui sont avec lui, qui l'ont suivi et qui font la volonté de Dieu (3,31-35)⁹.

Mais qu'est-ce que ça veut dire : faire la volonté de Dieu ?

Deux points.

Premier point : la mention des Douze renvoie aux douze fils de Jacob, fondateurs des douze tribus d'Israël.

Du coup, en première approche, on pourrait se demander si l'établissement de ces Douze ne traduirait pas un messianisme politique de Jésus, une velléité de rétablissement du Royaume d'Israël dans son unité originelle, comme au temps de David et de Salomon...

Cependant **l'unité suppose la fraternité**. Or la lecture de l'histoire des douze fils de Jacob à partir de Gn 37, montre :

- d'abord comment la fraternité entre ces douze frères a été blessée : Joseph a été vendu par ses frères ;
- puis comment elle a été restaurée en Égypte par Joseph devenu intendant de Pharaon ;

Et c'est parce qu'ils ont délaissé Dieu pour des idoles que la fraternité entre les fils de Salomon a été brisée par le schisme en Israël (cf. 1 R 11,26 – 12,33).

Dans cette perspective, l'insistance de Marc sur la diversité des origines et des tempéraments des Douze (un zélote, des pêcheurs, deux « fils du tonnerre ») contient en filigrane une invitation à faire la volonté de Dieu ; c'est-à-dire à suivre Jésus en vivant comme des frères en faisant converger en lui nos diversités, comme les rayons d'une roue de charrette convergent vers le moyeu : paradoxalement, c'est en se rapprochant de lui que nous nous rapprocherons de nous ;

Deuxième point : Jésus explique également à ses disciples que la **volonté de pardon de Dieu est sans limites (3,28-30) : *tout sera pardonné aux fils des hommes* » (3,28).**

Tout, même le blasphème qui consiste à traiter Jésus de possédé, comme viennent de le faire les scribes en 3,22 !

Tout, sauf une seule chose : penser qu'on ne peut pas être pardonné ! C'est cela, notamment, le blasphème contre l'Esprit.

Tout, mais encore faut-il se convertir en se reconnaissant pécheur : on est renvoyé de nouveau à la proclamation initiale de Jésus en 1,14-15...

Mais passons maintenant à la deuxième séquence de cette section : le discours en paraboles.

⁹ En première approche, on peut s'étonner du peu de place faite à la mère de Jésus dans le récit de Marc : « *Qui est ma mère, Et mes frères ?* Marie n'est même pas nommée et c'est ici la seule mention de sa présence. D'un autre côté, cependant, la mention « *Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère, une sœur, une mère* » incite à la réflexion. Voilà ce qu'en disait saint Augustin, par exemple : « Faites attention, je vous en supplie, à ce que dit le Christ Seigneur, ... Est-ce que la Vierge Marie n'a pas fait la volonté du Père, elle qui a cru par la foi, qui a conçu par la foi, qui a été élue pour que le salut naquît d'elle en notre faveur, qui a été créée dans le Christ avant que le Christ fût créé en elle ? Sainte Marie a fait, oui, elle a fait la volonté du Père, et par conséquent, il est plus important pour Marie d'avoir été disciple du Christ que d'avoir été mère du Christ.

2/ Le suivre, c'est écouter sa Parole : le discours en paraboles (4,1-34).

Ce qui frappe dans ce chapitre 4, c'est l'accent mis sur l'écoute : 13 des 31 occurrences du verbe « *akouô* » (*écouter, entendre*) sont dans ce chapitre, soit près de la moitié.

Ainsi, **suivre Jésus, c'est écouter sa Parole**, car le Royaume va croître de lui-même.

C'est ce que montre d'abord la parabole du semeur (4,1-20), avec un « déplacement » surprenant entre la parabole et son explication :

- la parabole parle du devenir de la semence en fonction du terrain (4,1-9) ;
- alors que l'explication parle de la qualité de la terre pour l'accueillir, c'est-à-dire à la qualité de l'écoute de la Parole pour produire du fruit (4,14-20).

Après l'explication de la parabole du semeur à laquelle Jésus souligne que les disciples n'ont rien compris (4,13), viennent les paraboles sur la croissance du Royaume (4,26-34). Ces paraboles montrent :

1. que la victoire de Dieu est déjà assurée. Une fois semée, la semence croît d'elle-même jusqu'à la fructification et la moisson. « *Spontanément, automatiquement* ». « *Automatè* » : ce mot est mis en exergue dans le texte grec en début de 4,28 ;
2. la disproportion entre ce qui est semé et le résultat. C'est un rendement humainement impossible à atteindre, même de nos jours : trente, soixante, cent pour un (4,20).

A travers ces deux éléments, on a ici à la fois une théologie de la Nouvelle Alliance, et une théologie de la grâce :

1. Une théologie de la Nouvelle Alliance que vient conclure Jésus dans son sang : cette Nouvelle Alliance tiendra ! Elle réussira, définitivement, « *automatè* », avec ou sans nous, quels que soient les aléas du parcours, et quelles que soient nos propres impressions face à ces difficultés, voire ces échecs apparents.

Mais c'est déjà ce qu'avait annoncé Jérémie :

« *Ainsi parle le Seigneur. Si vous pouvez rompre mon alliance avec le jour et mon alliance avec la nuit, de sorte que le jour et la nuit n'arrivent plus au temps fixé, mon alliance sera aussi rompue avec David mon serviteur* » (Jr 33, 20-21). Une fois encore, Jérémie parle au moment de l'Exil à Babylone, soit trois siècles après David.

Dit autrement : « Si vous arrivez à faire en sorte que jours et nuit ne se succèdent plus, vous pourrez briser mon Alliance. Autant dire : vous n'y arriverez pas, quelles que soient les apparences. Mon Alliance, cette Nouvelle Alliance que je vais conclure, tiendra ! ». La victoire est déjà acquise, définitivement !

La seule chose qui reste à savoir, c'est si je veux m'y associer... ou non !

C'est une question de vie ou de mort... éternelle !

C'est la seule question qui vaille, en définitive : la question du salut !

En filigrane, il y a là, déjà, comme une annonce de la victoire paradoxale de la croix.

2. Une théologie de la grâce : c'est Dieu qui sème ; c'est lui qui fait grandir ; c'est lui qui assure le résultat. Nous, ce qui nous est demandé, c'est d'être une « bonne terre », une terre qui écoute et qui accueille en « se laissant arroser » pour faire grandir la plante... par notre travail et nos initiatives. Et ce n'est pas rien non plus. Cf. le paralytique porté par quatre hommes sur un toit ! Une fois encore, essayez, vous verrez !

Après une courte conclusion sur ce discours en paraboles, Marc rapporte dans une troisième séquence plusieurs gestes de puissance effectués par Jésus, pour montrer que suivre Jésus, c'est aussi croire en lui, c'est-à-dire avoir la foi dans la vie qu'il peut donner ; une vie qui est plus forte que la mort.

3/ Suivre Jésus, c'est avoir foi dans la vie qu'il donne ; une vie qui est plus forte que la mort (4,35 – 5,43).

Pour désigner les miracles, sauf en 16,17, le second évangile ne parle jamais de « signe » (*semeion*) comme en saint Jean, mais il parle de « *dunameis* » que l'on peut traduire par « *gestes de puissance* » (cf. 6,2.5.14 ; 9,39).

En 4,35 – 5,43, ces gestes de puissance manifestent l'autorité universelle de Jésus.

Celle-ci s'exerce à la fois :

- sur le monde matériel, d'abord, avec l'épisode de la tempête apaisée en 4,35-41 ;
- sur le monde spirituel, ensuite, avec la guérison du démoniaque gérasénien en 5,1-20 ;
- sur la vie humaine, enfin, avec la guérison de la femme hémorroïsse et la résurrection de la fille de Jaïre en 5,21-43.

D'abord, **l'épisode de la tempête apaisée**. On est « *ce jour-là* » (4,35)...

Avec « la mer », royaume des forces de mort...

Dans cet épisode, tout est démesuré (en grec : « *megas* ») :

- une « méga tempête » : c'est dans le texte !
- « en face », il y a comme le « méga sommeil » de Jésus : il semble n'avoir jamais aussi bien dormi ;
- et puis, son intervention qui littéralement « musèle » la tempête comme il a « muselé » l'esprit impur en 1,25 : « *Silence, sois muselée !* ». Dit autrement : « *Silence, Museau !* »... ;
- et « *arriva un calme méga* » dit le texte (4,39)... Une mer d'huile !... Faut quand même s'imaginer le tableau, en pleine nuit, dans une barque, après plusieurs heures de tempête, en pensant qu'on allait y laisser sa peau...
- et du coup, une « méga crainte » avec :
 - d'un côté, la réaction de Jésus : « Où est le problème ? »... « *Ce jour là* », le jour de la victoire sur les forces de la mort... ;
 - et de l'autre, cette « méga crainte » engendrée chez les disciples « *Qui est-il donc celui-là, que même le vent et la mer lui obéissent ?* » (4,41).

Puis vient **l'épisode du démoniaque gérasénien** en Mc 5... Ils arrivent sur « *l'autre rive* », chez les païens... Mais Jésus débarque seul, je l'ai déjà dit. Dans cet épisode, il faut voir :

- d'abord la lourde description de l'état lamentable de ce possédé (5,3-5), d'une part (une fois encore, Marc prend son temps !) et la suffisance du démon vis-à-vis de Jésus d'autre part. En clair : « qu'est-ce que tu viens faire ici ? On est en territoire païen, ici, je suis chez moi ! » (5,6-7). On comprend alors que la mission en territoire païen sera très difficile.
- puis le retournement de situation, avec la puissance manifestée par Jésus qui envoie le troupeau de porcs infesté par les démons, où ça ? Dans la « mer », bien sûr, leur « milieu naturel », en quelque sorte.
- Mais paradoxalement, cela provoque, non pas un émerveillement des gens de la région, mais une réaction de crainte de la part de ces païens qui demandent à Jésus de s'éloigner (5,20). De 5,14 à 5,20, Marc consacre le tiers des versets de l'épisode à cette réaction : on leur « *annonce* » ; ils « *viennent* » ; ils « *regardent* » ; ils « *ont peur* » ; ils « *supplient* » Jésus de s'éloigner.

Manifestement, en dehors de celui qui a été guéri que Jésus laisse comme « tête de pont » pour préparer la mission future chez les païens (cf. 5,18-21), les païens ne sont pas encore prêts à accueillir la venue chez eux du Règne de Dieu. Et Jésus accepte de rembarquer : il n'a été envoyé que pour « *les brebis perdues d'Israël* », comme l'expliquera Mt 15,24. Ainsi l'essor de la mission en territoire païen sera à la fois difficile et différé : ce n'est pas Jésus qui le conduira, mais ses disciples qu'il faudra former pour cela. On est renvoyé à 1,17 : « *Venez à ma suite... je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes* ».

Le développement de la mission aux païens sera donc confié à d'autres ... Et quels autres ! Douze types sans instruction, incapables de comprendre le sens des paraboles (4,13)...
Et au bilan, on le verra : un traître, dix lâches et un renégat !

Enfin l'épisode de la **résurrection de la fille de Jaïre** est présenté en deux temps (5,21-24 d'un côté ; 5,35-43 de l'autre), comme un sandwich, avec au milieu **la guérison de la femme hémorroïsse** (5,25-34). Cette présentation augmente le suspense sur le devenir de la petite fille, compte tenu des délais perdus avec l'intervention de la femme. D'autant plus que, comme on l'a vu, Marc prend son temps pour raconter l'état de la femme hémorroïsse.

En réalité, les deux épisodes sont liés. Ce sont deux quêtes de salut dans lesquels la foi joue un rôle :

- la femme hémorroïsse ne veut pas seulement être guérie, mais elle veut être sauvée (5,28). Autrement dit, atteinte aux sources de la vie (l'écoulement de sang), elle veut être restaurée dans son intégrité de femme capable de donner la vie (parce que pour un Juif de l'époque, la vie est dans le sang. Cf. Lv 17,11). On retrouve la problématique des cinq controverses ;
- cet acte de foi tranche avec le scepticisme de ceux qui viennent brutalement déclarer en 5,35, à propos de la fille de Jaïre : « *ta fille est morte ; inutile de déranger le maître* ». Autrement dit : « Ça ne sert à rien. C'est foutu ! ». Mais Jésus encourage Jaïre : « *ne crains pas, crois seulement* ». Et Jésus va chez lui et fait se lever la petite fille, avec coup sur coup les deux verbes utilisés pour parler de la résurrection. Littéralement : « *petite fille, à toi je dis : éveille-toi* [verbe « *egeirô* »] *et aussitôt se dressa* [verbe « *anistêmi* »] *la petite fille* » (5,42).

Avec la résurrection de la fille de Jaïre, les gestes de puissance de Jésus atteignent un niveau non seulement inégalé depuis le début du récit de Marc, mais en réalité indépassable : Jésus apparaît comme étant le maître de la vie et de la mort.

Parallèlement, on remarque toutefois le soin apporté par Jésus pour organiser la discrétion autour de son action. D'une part il met tout le monde dehors en ne gardant que les parents et trois disciples avec lui (5,40). D'autre part, il leur impose la discrétion sur son action (5,43).

Tout se passe en fait comme si ces événements devaient à la fois :

- pouvoir être attestés ultérieurement, d'une part, d'où la présence de trois disciples avec Jésus ;
- mais sans pour autant faire l'objet d'une large diffusion immédiate d'autre part, en raison de l'impossibilité de leur donner leur pleine signification avant la résurrection de Jésus.

C'est ce que montre notamment en 6,1-6a la contestation de l'autorité de Jésus dans sa propre patrie, qui clôt cette deuxième section : l'ayant vu grandir, ayant l'impression de le connaître parfaitement, les siens ne comprennent, ni ce qu'il fait, ni quelle est sa mission.

La première section se terminait par la décision de faire mourir Jésus en 3,6.

Paradoxalement, en dépit des gestes de puissance qui ont manifesté son autorité universelle, cette seconde section se termine aussi sur un échec.

Ce sentiment est comme aggravé par le contexte marqué, à la fois, par les difficultés apparues dans la mission en direction des païens d'une part, et les difficultés de compréhension des disciples qui ont commencé à poindre à propos des paraboles d'autre part. Alors même que ce sont eux qui seront appelés à être les « pêcheurs d'homme », comme Jésus l'avait annoncé au début de sa mission, en 1,17.

La prochaine fois, mercredi 10 février, nous verrons comment, après avoir proclamé la venue du Royaume en actes et en paroles (1^{ère} section), puis commencé à dévoiler le mystère du Royaume en paroles puis en actes (2^{ème} section), Jésus annonce l'extension du Royaume (3^{ème} section) pour tous, avant d'aller « *en te hodo* », sur le chemin vers Jérusalem et sa Passion.

Enfin, je vous rappelle l'adresse mail pour réagir, l'adresse du site (trouver le texte, réécouter cet entretien, vous connecter pour les suivants)... et je vous laisse sur le regard de Jésus en 3,5. A bientôt...